

Je déteste les pauvres

Un jour, j'ai lu dans les pages de DoucheFLUX Magazine l'article de David Trembla (DFM14 page 3) qui criait haut et fort « Psychologues, assistants sociaux et volontaires : au secours ! » (voir encadré). Je me suis sentie concernée. J'ai adoré. Une ASBL dans laquelle les gens se disent « merde » en se regardant dans les yeux ? Un rêve pour la volontaire frustrée que j'étais. J'ai frappé chez DoucheFLUX, qui m'a ouvert sa porte et ses colonnes, ce qui me donne enfin l'occasion de répondre à David et de me lâcher en disant pourquoi moi, ex-volontaire, je déteste les pauvres !

LES PAUVRES ME RENVOIENT UNE SALE IMAGE DE MOI-MÊME

Alors voilà, David, lorsqu'on veut venir en aide à une personne dans la misère, cela naît d'un malaise, d'un sentiment de révolte. Mais c'est une révolte saine, qui nous honore. On s'attendrait presque à recevoir une médaille, tu vois. Malheureusement, avec vous, les pauvres, cela ne dure pas longtemps... car il faut dire ce qui est : vous créez vite le malaise.

Voilà un exemple qui date de l'année de mes 18 ans. Je marchais sur un boulevard parisien, derrière un monsieur vêtu d'un manteau de laine gris. Tout à coup, je le vois qui commence à vaciller, puis qui s'effondre à terre. Comme l'aurait fait n'importe qui, j'accours pour le secourir. Mais en arrivant tout près de lui pour le relever, je m'aperçois qu'il s'agit d'un SDF imbibé d'alcool.

Alors, tu sais ce que j'ai fait ? Doucement, j'ai relâché son bras et je suis partie. Je l'ai laissé là, sur le sol, allongé au milieu du boulevard et de tous les passants qui marchaient de part et d'autre de son corps, dans l'indifférence.

La barrière dont tu parles, David, je l'ai vue s'élever là, dans un regard, en une fraction de seconde. Celle qui a fait que la vie de l'homme au manteau de laine gris ne valait soudainement plus tout à fait autant que celle d'un autre. L'inhumanité est une chose beaucoup plus courante qu'on ne l'imagine.

Je crois que c'est ce jour-là que j'ai commencé à ne plus trop aimer les pauvres, qui me renvoient à ma capacité à déshumaniser autrui aussi facilement qu'un soldat nazi. C'est terrifiant.

L'AIDE MATÉRIELLE DE SUFFIT PAS : IL FAUT AIDER LES PAUVRES À S'ÉMANCIPER

Un an plus tard, je sentais qu'entre moi et les gens de la rue, il y avait toujours ce regard fuyant, ces

bonjours gênés, cette barrière. J'ai donc intégré une association, ce qui est un bon remède contre la gêne, car une association, tu sais, c'est comme un jeu de rôle. C'est le lieu où le sans-abri et l'avec-abri peuvent se rencontrer sans avoir à faire face à l'absurdité profonde de cette situation d'inégalité.

Le rôle du volontaire, quand il n'est pas de distribuer des tartines, c'est de permettre au pauvre de se développer en tant que personne à travers des activités. Mais je te donne un scoop : pendant tout ce temps, j'ai bluffé.

Devant vous, j'ai dû prétendre que je savais ce que voulait dire « s'émanciper » et surtout, prétendre que je savais comment ça marchait. Mais en réalité, je n'en ai aucune idée. Je ne sais pas quels chemins vous devriez emprunter pour vous épanouir en tant qu'êtres humains (art ? sport ? expression politique ?). En tout cas, si je l'avais su, je me le serais appliqué à moi-même.

Je vous ai détesté pour cette posture que vous m'avez parfois forcée à prendre, pour avoir attendu de moi que je vous donne la direction et la marche à suivre.

DANS LES ASSOCIATIONS, LE PAUVRE EST ROI

Fraîchement diplômée, j'ai commencé à travailler dans une ONG. J'avais été attirée par son discours différent : mener les projets « avec » et pas « pour ».

J'y ai trouvé beaucoup de bonnes choses, mais j'y ai aussi découvert quelque chose de nouveau : la « déshumanisation par le haut », ou la déification du pauvre.

En bref, on exigera moins de toi et on t'aimera sans condition, pour la figure mythique et religieuse que tu incarnes : le Pauvre. Et quand tu nous emmerdes et que tu parles trop, et que tu déranges, et que tu insultes, alors on mordra sur notre chique. On prendra mille précautions, on fera preuve de compréhension, d'une patience sans fin et de retenue.

Cette barrière, David, c'est celle de la condescendance. Derrière elle, je retiens ma colère envers vous et la violence qui m'anime.

Alors, quand vous n'êtes pas là, on vous analyse. Petites bêtes curieuses. On passe au crible vos comportements, on interprète vos vies, comme des ethnologues face à une tribu indigène. C'est nauséabond, mais c'est une façon de se lâcher de manière civilisée.

LES PAUVRES SONT LA SOURCE DE TROP DE RÉUNIONS FATIGANTES POUR CEUX QUI S'EN OCCUPENT

Quand on travaille trop pour les pauvres, on développe une maladie : la réunionite. Réunion sur réunion, tous ces mots que l'on répète pour s'en persuader soi-même autant que notre interlocuteur : la pauvreté c'est ceci, ce qu'il faut faire c'est cela, et blablabla... voilà, c'est la position publique de l'ONG.

J'ai mangé des réunions sur la pauvreté et sur vous, les pauvres, jusqu'à n'en plus pouvoir, jusqu'à ce que j'étouffe, au sens imagé comme littéral : crises d'asthme, claustrophobie... J'ai quitté mon boulot !

JE DÉTESTE LES PAUVRES PARCE QUE TOUT LE MONDE POURRAIT DEVENIR COMME EUX

Quand le spectre du clochard jette son ombre sur nos proches et nous-mêmes, alors, amis SDF, vous devenez notre pire cauchemar.



Un soir, ma vieille grand-mère est « tombée » à la rue, sans bruit, incognito. On l'a retrouvée quelques jours plus tard divagant aux abords de son hypermarché favori par une froide nuit de novembre. Plus tard, on a su qu'elle avait caché des kilos de factures impayées et de lettres d'huissier sous son lit, en attente que « Dieu règle le problème ».

Mon père s'est aussi retrouvé à squatter le canapé d'un ami... pendant 5 ans. Il avait un boulot, pas mal payé. Mais il s'était surendetté. Souvent, quand il n'en pouvait plus de la cohabitation, il faisait en sorte que ses collègues ne remarquent pas qu'il avait dormi dans son bureau pendant la nuit.

Tout cela est très banal de nos jours. Alors, chers amis pauvres, sachez que la « grande pauvreté » est à peu près acceptable tant qu'elle reste loin de nous et des nôtres. Il paraît qu'un Belge sur

sept est pauvre, c'est beaucoup. Donc difficile à esquiver, comme statistique. Donc gardez vos distances.

Personne ne sait vraiment comment vous appeler...

« Précaires », « SDF », « sans-abris », « personnes en situation de (grande) pauvreté », « bénéficiaires »... quel que soit le nom que l'on vous donne, j'ai probablement encore plus de haine pour ces mots que pour ceux qu'ils qualifient. J'oubliais « public cible », le pire de tous ! Mais c'est une réalité, il est difficile de trouver la dénomination juste, qui saura à la fois vous « respecter dans votre dignité » et marquer le fait que vous n'êtes pas comme nous, que vous êtes et serez toujours Les Autres. Car si cette barrière tombe, on est foutus, n'est-ce pas ?

SG

Ce qui me dérange chez les volontaires ?

Qu'ils me donnent un morceau de pain avec bon cœur mais surtout avec peur, depuis l'autre côté de la barrière. Ils me font me sentir méprisable, malade, puant. Et le tout en échange d'un morceau de pain avec du choco, avec un plat bien cuisiné, avec un lit chaud, avec une activité culturelle pour les indigents. [...] Moi je cherche l'amour et l'amitié, à me sentir accueilli et accepté et je me retrouve avec un morceau de pain manipulé avec des gants de sécurité.

Cette peur de l'implication émotionnelle, ou cette répugnance envers l'être que nous prétendons aider pour un salaire ou pour enrichir notre CV ou pour notre bonne conscience ou notre désir de connexion avec la société, cette répugnance est toxique, parce que la personne qui reçoit ces mauvais traitements est sensible : elle voit le mur qui sépare les deux personnes et sent le dégoût qu'elle provoque chez cette personne au bon salaire [...].

David Tremblay



L'indifférence ou quand saurai-je qui je suis ?

Je me souviens d'un homme rencontré un soir dans un train.

Il s'excusait en me demandant s'il pouvait s'asseoir sur la banquette en face de moi. J'ai entamé la discussion avec lui parce que je ne comprends pas que quelqu'un puisse s'excuser d'exister. Il m'a raconté sa vie à la rue. Ses problèmes avec son beau-père et ses principes d'éducation. Sexuelle aussi. Ses difficultés relationnelles, émotionnelles. Mes explications, démonstrations, réflexions l'ont motivé à reprendre sa vie en main, à reprendre confiance en lui, en les autres. Nous nous sommes quittés dans une grande accolade lors de laquelle il m'a remercié, les larmes aux yeux.

J'ai été apaisant pour une femme avec qui j'ai partagé la première partie d'un trajet en train. Elle en est tombée amoureuse de moi. Ce n'était pas réciproque. Désolé. Ces rencontres font écho en moi. Je peux aider les autres, les orienter, les écouter, leur remonter le moral. Mais qui fait cela pour moi ? Je dois un jour me rencontrer.

PAIR-AIDANT.

Je ne saurai jamais pourquoi j'ai été retiré de chez mes grands-parents quand j'avais 5 ans, alors que j'y vivais depuis ma naissance. Retiré de la fratrie. Mieux, je ne suis restais que deux, trois mois avec mes parents, ma mère se mettant en ménage avec un employé de mon père. Séparation, déménagement, divorce, remariage. Obligation de suivre le mouvement. Vers mes 11 ans, il m'est arrivé une chose

dont on ne parlait pas à l'époque.

Victime ? Innocence ? Incompréhension ! Aucune aide ! Ni familiale ni extérieure. 13 ans, 14 peut-être, premiers appels au secours. Susciter l'intérêt, le questionnement, la peur. Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'oubli. Mais du bon. Châteauneuf-du-Pape, Saint-Estèphe, Gigondas. Mais remontons. De la cave au bar. Whisky, cognac, eaux-de-vie. Aucune réaction. Si, une : « Non, tu ne feras pas ta communion ! C'est juste pour boire le vin du curé ! » D'accord ! Lecture de Nietzsche. Adoration de la notion d'autodestruction. Freud, complexe d'Œdipe ? Non, juste besoin d'amour, de compréhension !

16, 17 ans, fréquentation du milieu des protecteurs. Protecteurs pas proxénètes. Jusqu'à mes 22 ans, moi-même j'étais protégé ; un blessé grave : jambe et bras cassés, un mort. Même si j'avais quitté le milieu, je restais intouchable parce que j'étais apprécié par certaines personnes qui croyaient en moi. L'alcool peut créer des amitiés aussi.

De mes virées, sorties, rentrées, il n'a jamais été question avec ma mère, avec mon beau-père, avec la fratrie. Sauf quand j'oubliais les clefs et que je les réveillais. Pas de dialogue. Gifles.

QUAND SAURAI-JE QUI JE SUIS ?

J'errais dans la vie accompagné de la brume opaque de l'alcool. Boulots. Attaches pseudo-sentimentales. Enfants. Banditisme. Aucun choix prédéfini. Même pendant mes dix ans d'abstinence,

avant que je sombre à nouveau dans la lie.

Je ne me victimise pas. Les choix que j'ai fait, je les assume. Je ne les revendique pas au nom de ma non-éducation. Personne n'a mis le goulot d'une bouteille à mes lèvres. Personne ne m'a obligé à devenir délinquant. Ma recherche d'amour, de reconnaissance, d'existence. Errances. Mais je pouvais à tout moment changer. Libre arbitre. Personne ne m'a jamais obligé à faire quoi que ce soit. Ce que j'ai fait, ce que je fais, c'est toujours délibérément. Sauf être sans-abri ! Parce que ce n'est pas un choix ! Parce que nous ne naissons pas SDF !

Enfant, adolescent, adulte, j'ai été livré à ma propre appréciation de la vie. Sans ligne de conduite, sans cadre, sans modèle. Autodidacte.

Même si je suis le fruit de mon passé, et peut-être pour cette raison, sobrement, fin 2013, j'ai repris l'enfant que j'étais à 5 ans par la main, afin qu'il me guide vers ce qu'il devait être. Je ne suis pas encore à bon port, mais le voyage m'est agréable. Parfois moins. J'essaie, néanmoins, de garder son cap.

Ne nous sacrifions pas sur l'autel des malheurs, de la détresse, du mal-être, des autres. Mais n'y soyons pas indifférents. L'indifférence ne permet pas à l'autre, enfant, ado ou adulte, de se construire, d'être lui-même, d'exister.

Merci aux personnes grâce auxquelles, aujourd'hui, je suis...

Patrice Rousseau